



SUSIE
MORGENSTERN



SADIE

~~À PARIS~~

Brides-
les-Bains



● EYROLLES
Romans

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
info@eyrolles.com
www.editions-eyrolles.com

Collection « Pop'Littérature »

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89% de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2025
Copyright © 2025 by Susie Morgenstern
Composé par Soft Office
ISBN : 978-2-416-01963-0

SUSIE MORGENSTERN

Sadie à Brides-les-Bains

● EYROLLES
Romans

Pour mes petits lecteurs et lectrices devenus grands.

I

Sadie du New Jersey

LE MOIS LE PLUS COURT EST LE MOIS LE PLUS LONG. Février n'a plus rien d'enchanteur. Pas la moindre rue saupoudrée de neige – quelle neige ? Il pleut, il fait froid, les enfants de mon école ont besoin de nombreux habillements pour enfiler leurs couches successives de vêtements protecteurs. Les écharpes sont un tas de nœuds, toutes les bottes sont rouges, et les gants, n'en parlons pas ! L'hiver est une saison sinistre qui n'en finit pas, même si on sait, l'expérience aidant, que le printemps va un jour se pointer.

Et comme si Noël ne nous avait pas déjà suffisamment éprouvés, l'hiver nous achève avec la funeste Saint-Valentin, d'autant plus redoutable lorsque notre amoureux potentiel ne réside que dans les sphères de nos rêves. C'est comme si le monde entier narguait les célibataires éplorés. Les restaurants annoncent leurs menus spéciaux, les chocolatiers affichent leurs boîtes de chocolats ténébreux, les cœurs cafardeux envahissent l'ensemble du New Jersey et les seuls à m'en offrir sont des enfants âgés

de trois et quatre ans. C'est vrai que j'en suis amoureuse, de mes amoureux miniatures.

OK, si je veux ne pas tout à fait désespérer, le printemps est une promesse plutôt fiable, mais ça reste cucul la praline, cui-cui. Il doit bien y avoir autre chose. À défaut de voyager, je collectionne les cartes postales envoyées par les parents de mes minuscules élèves : on y voit des plages parmi les plus sexy du monde, des pays exotiques, des villes sophistiquées. C'est presque un peu cruel, cette débauche de courriers idylliques qu'ils m'envoient : tous savent très bien que cette pauvre pauvre de directrice n'est allée nulle part et ne s'éloigne jamais de son école maternelle privée prestigieuse « pour un bon coup de pouce à la vie de votre enfant ». J'ai trop galéré à la construire pour risquer le moindre dérapage. Je suis la gardienne du temple. Une année dans mon école coûte le prix de trois semestres dans l'une des meilleures universités du pays, et la haute société des environs se bat pour que sa marmaille en fasse partie. J'avoue que, si j'avais un bambin, je le voudrais dans mon école.

D'habitude, j'arrive à serrer les dents jusqu'à la fin de l'hiver, et le soleil me fait oublier mes soucis. Mais cette année, subitement, j'ai eu l'intuition étonnante que ma vie était en train de passer à toute allure. Pour la première fois, le temps qui s'enfuit sans fruit me désole. Pourtant, normalement j'aime ma vie, même célibataire. Sursollicitée le jour dans mon école, Miss Sadie's Academy, je suis contente le soir venu de retrouver mon lit solitaire, de lire un bon roman et de regarder une série romantique coréenne.

Bon, ce n'est pas une intuition, c'est un fait : je suis sur le point de gâcher mon existence ! Je me pose des questions comme : si on a une seule vie, est-ce celle-ci que je veux ? Est-ce une vie ? Est-ce la *vraie* vie ? Y a-t-il plus dans la vie que le travail ? Il n'y a pas de doute : Miss Sadie's Academy est une réussite financière, sociale et prestigieuse. Combien de reportages y a-t-il eu sur notre école ? Bien qu'elle coûte un bras et une jambe, c'est la ruée. Les familles sont prêtes à tout pour avoir une place. Je refuse les pots-de-vin, mais les pressions et autres tentatives de piston sont constantes. Elle aurait mieux aimé grandmerder, mais ma mère est quand même fière de moi. Elle le serait plus encore si j'écoutais ses prières et ses supplications et que je perdais du poids. Quant à un homme dans mon lit, elle aussi aimait trop Jules pour vouloir le voir remplacé.

Le tourbillon de mes pensées me fait presque glisser sur une plaque de glace, mais je parviens à attraper la poignée de la portière de ma voiture. En route vers la maison, j'écoute une émission sur un village en France où les patapoufs du monde entier vont pour maigrir, et je prends aussitôt ma décision. Il y a des moments comme ça dans la vie où, subitement, on sait ce qu'il faut faire.

Je passe la soirée à faire des réservations, l'avion, la location d'une voiture à l'aéroport de Paris, l'hôtel le plus recommandé, le tout pour le mois de juillet, mois que je consacre normalement au nettoyage et à la rénovation du bâtiment imposant où est située mon école, à l'achat

de nouveau mobilier, de fournitures, et à son entretien général. Cette année, je vais déléguer ces corvées à mon excellent assistant pour me mettre à entretenir mon propre corps, chantier de l'impossible.

Je suis gonflée d'espoir (je suis gonflée tout court). Ce programme soudain va me permettre de braver l'hiver, le printemps, le quotidien discipliné, les nuits d'insomnie, les problèmes sans relâche, les rhumes, l'arthrose qui démarre, le regard de ma mère, les pleurs des enfants, les plaintes des parents, les congés maladie du personnel, la politique américaine, l'état du monde.

Et puis j'annonce la nouvelle autour de moi.

Si je voulais les épater, c'est raté. Je frime de toutes mes forces devant tout le monde : « Je vais en France. Je vais en France ! », pensant que le nom de ce pays de gastronomie et de romance suffira à leur évoquer enchantement et magie.

Personne n'est impressionné, au contraire. Ma mère me dit : « Tu es folle ? Ce sont des snobs hautains ! » Ma sœur n'irait pour rien au monde. Seul Dan me parle de vins et d'orgies de foie gras et de tomates au basilic noyées dans de l'huile d'olive. Sauf que moi, je n'y vais que pour me gaver de radis et de céleri.

Mais je ne me laisse pas abattre. J'ai mis une vie entière à me convaincre qu'il est possible de changer. Maintenant que je commence la procédure, ce ne sont pas deux ou trois remarques qui vont m'arrêter. Ma valise est faite, bourrée d'espérance.

« *Toi*, tu peux te changer, me dit ma mère. Mais tu ne vas pas changer les Français ! »

Je m'efforce de lui expliquer – toujours expliquer, se justifier, convaincre – que je n'y vais pas pour des foutaises comme apprendre la langue et la culture et l'amour et l'amitié. J'y vais pour perdre plutôt. Perdre un gros morceau de moi !

L'endroit sera magique, j'en suis certaine. Le fait que je n'en ai jamais entendu parler renforce presque mon attirance pour le lieu. Il m'a suffi d'entendre le nom à la radio et mon désir était activé. Brides-les-Bains, j'arrive.

Ça y est. Tout est confirmé et je vais dans le pays de Gaule. Pourquoi ? Pour devenir la personne dont j'ai toujours rêvé : une personne mince. La brochure promet une perte de poids d'à peu près sept kilos en trois semaines. « Vous allez récupérer votre potentiel d'énergie grâce à la sensation de bien-être générée par la cure. » Je l'ai lue cent fois et je la connais par cœur. Tout le monde pense que je suis folle. Tout le monde pense que tout le monde est fou ! Sauf soi-même !

Bon, c'est vrai. Je ne fais pas les choses comme TOUTLEMONDE. TOUTLEMONDE va en France pour se gaver des 365 fromages locaux et pour boire du rouge, du rosé et du blanc. Alors que moi, je viens pour m'affamer avec des carottes crues et avaler de l'eau salée comme mes propres larmes. TOUTLEMONDE va en Provence pour rôtir au soleil en reniflant du basilic. Moi,

je vais à Brides-les-Bains pour me noyer dans ma propre graisse. Avez-vous déjà vu des cartes postales qui vantent les joies de Brides-les-Bains? Qui de ce monde et de TOUTLEMONDE connaît l'existence de Brides-les-Bains? Avec ses carottes et ses radis?

Sadie atterrit à Brides-les-Bains

« ET CE N'EST PAS UNE BLAGUE! Sadie va le faire pour de bon! » Je n'arrête pas de me le répéter à la troisième personne, jeu que je réserve aux rares et miraculeuses occasions où ma vie atteint les hauteurs de la fiction. Je ne sais pas d'où me vient le culot de valser dans la cabine économique surpeuplée, bruyante, puante, qui déborde de bébés en dépression nerveuse, les compartiments à bagages remplis au-delà de leurs capacités, pour viser le chef de cabine droit dans les yeux et exiger comme un droit de l'homme : « Pouvez-vous me surclasser ? » Je ne sais même pas où j'ai pêché ce mot. C'est sûrement que la décision de ce voyage me ressemble si peu que j'ai l'impression qu'il ne s'agit même plus de ma propre vie. Que plus rien n'a d'importance.

Ce n'est pas que je ne puisse pas payer la classe affaires, mais en temps normal, jamais je n'ai l'impression de mériter des privilèges pareils. Il faut être né dans les classes affaires pour s'y sentir chez soi. J'aime gagner de l'argent, mais je n'aime pas dépenser ce que j'ai si laborieusement gagné, pas pour moi en tout cas! À quoi bon payer le double si ce n'est que pour mon pauvre confort à moi? Mais voilà, aujourd'hui, je suis plus importante que juste moi. Alors pour la première fois, je demande la classe affaires.

« Bon, me dit le chef de cabine, prenez votre place et je vais voir. » Je vois le frêle monsieur m'évaluer avec compassion. Ce qu'il a devant lui est une brunette, 1 mètre 74, qui pèse un poids record mais n'a pas l'air disposé à l'admettre. Il doit penser que je vais déborder sur le territoire de mon voisin. Je m'enfonce tant bien que mal dans le siège côté couloir en gardant mes possessions serrées contre moi : je ne pourrai pas survivre une seconde de plus avec le peuple. À peine quelques minutes plus tard, juste avant l'envol, le chef, qui a, je crois, vraiment vu la vérité de mon âme tout à l'heure, revient en criant : « Qui est la dame qui voulait être surclassée ? »

Je m'élançai à sa poursuite, incrédule et émerveillée. Parfois, rarement, presque jamais, mais quand même... la vie obéit. Je ne suis pas Fréquence Plus, je suis loin d'être chic dans mon caleçon stretch et mon tee-shirt, je ne suis simplement personne, et pourtant me voici en train d'être conduite dans ce ghetto de luxe des hommes d'affaires où le champagne coule déjà. Ça n'a pas d'importance que je sois bidon. Une fois que tu y es, tu y es. Bénie soit ma grande gueule. Dieu, aide-moi à fermer cette gueule. À partir de demain.

Aujourd'hui, c'est noix de cajou et hors-d'œuvre et plats chauds et plats froids et petits-fours et sorbets et cette illusion qu'effectivement tu es à ta place et que tu le mérites parce que tu es si spécialement formidable, et ils te font tant de sourires que leurs visages vont se fêler et ils suintent la gentillesse et « Avez-vous besoin d'autre chose ? » Oui, oui, encore un plateau de petits-fours et peut-être un

coup de poire Williams. Je ne parle jamais à personne dans les avions, et certainement pas ici, où ils risqueraient de découvrir ma fraude si je laissais échapper le moindre mot pas assez sophistiqué. De toute façon, je suis trop occupée avec ce fleuve de nourriture, de magazines de mode et de films à sélectionner pour penser à sociabiliser. Comment descend-on sur terre après ça ?

Une petite Renault Clio m'est proposée au comptoir de location d'autos. Ou presque. Ils n'avaient pas noté ma demande de véhicule à transmission automatique. Ce n'est pas aussi drôle qu'ils ont l'air de le penser, juste le résultat logique de l'auto-école américaine, dont les taux de succès à l'examen du permis sont aussi élevés que leur enseignement est sous-développé. Quand bien même ma vie en dépendrait, je n'aurais pas la moindre idée de comment toucher à une boîte manuelle.

— Mais ce n'est pas difficile, madame.

Ce n'est pas difficile de piloter un A380 non plus. Si tu sais le faire!

Les Français ne sont pas vraiment arrogants, ils ont simplement la manie de surestimer les capacités de l'homme. Quelques dizaines de coups de fil plus tard, je mets la main sur la seule voiture automatique disponible de ce côté de l'Atlantique. Parfois la vie se laisse négocier. Si je continue comme ça, je vais devenir avocate. Ou lobbyiste. Je programme le GPS qui va me faire naviguer vers la Savoie. Je sais l'utiliser, ce qui est déjà pas mal, mais je ne comprends pas comment le téléphone parvient à me

géolocaliser. C'est tout simplement un miracle ! Pour venir en aide à l'Américaine, c'est-à-dire à la nulle, que je suis, l'employé m'a écrit en gros les points clés de l'itinéraire. Les Français sont géniaux pour tout ce qui est signalisation. Il faut simplement suivre les panneaux du début à la fin, et tôt ou tard vous vous trouvez exactement où vous avez voulu. Même si c'est facile, ça me gonfle d'une fierté imméritée. N'importe quel imbécile qui maîtrise l'art de la lecture pourrait trouver son chemin dans ce système de routes hautement élaboré et civilisé. Je devrais applaudir l'Europe plutôt que ma personne, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je suis ridicule. Je suis fière de moi.

Quand je vois le panneau annonçant l'entrée de Brides-les-Bains, je déborde de satisfaction face à mes capacités surhumaines. Rien, à West Orange, New Jersey, n'aurait pu préparer la « petite » Sadie Solomon à cette aventure solitaire. J'ai déjoué tous les pronostics. Et puis ça me frappe comme un néon dans le cerveau : ce qui m'a menée à cet endroit, ce n'est ni mon courage, ni mon génie, mais tout simplement les chemins de l'excès déchaîné. Mon arrivée à Brides-les-Bains, loin d'un miracle, est la conséquence logique des années que j'ai passé à engloutir les calories par milliers. « Maigrir », me semble-t-il voir inscrit sur le panneau qui m'accueille dans la commune. Maigrir : réduire la quantité de chair pour mettre du bonheur à la place. Il paraît que l'appétit pour la vie n'est pas dans la nourriture, mais ailleurs. Je voudrais apprendre où.

Me voici en train de rouler à travers un village dévoué spirituellement et matériellement à ce mot sacré.

«Maigrir.» Et les voilà qui marchent le long de la rue principale, éveillées dans un rêve où seuls les patapoufs errent et se promènent. Patapoufs partout, sans aucun fil de fer à la ronde pour les hanter avec des reproches. Je les aime, ces grosses femmes (aucun homme n'est pour l'heure à signaler dans le paysage), avec leur jovialité et leurs mètres carrés de tissu qui tentent de camoufler ce qui ne peut pas être caché : la graisse. C'est une armée de gélatine ambulante qui titube dans un monde où l'extraordinaire légèreté de l'être ne s'applique pas.

Malgré ma tendresse pour ces choux à la crème de l'humanité, il n'y a pas moyen de nier qu'elles sont mal foutues. Être gros n'est pas un crime, mais c'est quand même contenu dans un mot terrifiant : «LAID», tout simplement «laid». Je sais que ce n'est pas vrai dans l'absolu, que ce n'est qu'un préjugé social. Mais je vis dans un monde où les gros sont laids et où je suis moi-même grosse. Comment pourrais-je me sentir la légitimité de décréter que je ne suis moi-même pas laide ? Il faudrait que je sois maigre pour m'autoriser à trouver les gros beaux. Ces femmes sont grosses, et j'en suis une parmi elles, car je n'aime rien de plus dans la vie que m'asseoir (ou me tenir debout, je suis polyvalente) et manger. Gros est mon destin. Je suis ici pour changer mon destin. «Destin» rime avec «festin». Ça ne rime pas avec la rencontre d'un homme. Peut-être une telle rencontre pourrait-elle avoir lieu si j'étais un jour autorisée à répondre à une petite annonce qui commencerait par les mots chagrins : «Cherche femme mince...»

Une flèche me signale le parking de l'hôtel du Grand Pin, un des meilleurs. Naturellement, la première chose que je fais, avant même d'aller à l'accueil, c'est étudier le menu affiché. Il ressemble à un poème et je suis pile à l'heure pour le dîner. Je prends ma clé et dépose ma valise dans la chambre qui surplombe la piscine. Tant pis pour la vague résolution que j'avais de me coiffer ou me rafraîchir. Tant pis si, même dans ces montagnes que j'espérais glacées, « été » est synonyme de « chaleur des enfers ». J'extrais le parfum que j'ai acheté en duty free pour dissimuler le jour et la nuit que j'ai passés à mijoter dans les mêmes vêtements. La chambre est chaleureuse et compacte, avec juste assez de place pour le lit plus un balcon et la salle de bains. C'est joliment décoré, assez douillet, avec une télévision, un téléphone et un bureau minuscule. Trois étoiles ! On m'a dit que les Français pensent que la clim est malsaine. Ils pensent que crever de chaud construit la personnalité. Certes, c'est mauvais pour l'environnement et ça contribue au réchauffement climatique. Mais Dieu soit loué, ces Français-ci sont en paix avec le fait d'être malsains et mal construits. L'hôtel est climatisé !

Je descends en courant à la salle à manger, à Dieu ne plaise que je loupe un plat. Tout le monde est déjà assis autour de tables pour deux, pour quatre, pour six. Je regarde mes environs et une solitude irrémédiable s'infiltré en moi. J'avais un peu occulté l'idée qu'un séjour en France allait me confronter à la population locale. Ce n'est pas une colonie de vacances. C'est un groupe dont je suis l'intruse. Ces Français bourgeois et mijaurées qui peuvent se

payer une pension complète ne sont pas connus pour leur chaleur envers les Américains, ou même entre eux. Une salle remplie de ces Frogs ressemble à un cauchemar. Le silence est pratiquement total, et on dirait qu'il n'y a pas une seule place pour moi. Que faire de toute ma sociabilité comprimée ? J'ai envie de la dépenser d'une façon ou d'une autre, même avec ces Gaulois pompeux.

Je suis prête à m'asseoir par terre quand le maître d'hôtel, qui prend son temps pour m'apercevoir, m'accompagne à une table éloignée où cinq patates solitaires sont déjà en train d'attaquer la récolte maigre. C'est sûr qu'ils ne pipent pas un mot d'anglais. Quant à moi, je ne comprends guère plus que les rudiments de ce que cet homme m'explique sur la politique de l'hôtel. L'établissement prépare trois repas par jour qui totalisent 800 calories en tout. Ça fait à peu près dix pour cent de ce qui trouve habituellement – et bien malgré moi – le chemin vers ma bouche. Je ne pige rien à ce qu'il me raconte, mais je ne m'en préoccupe pas trop. J'ai déjà tout lu sur leur site web.

Je fixe l'assiette lugubrement installée devant moi et fais une tentative d'humour pour mes codéineuses : « C'est tellement cher, comment font les pauvres pour maigrir ? » Non seulement elles ne rient pas, mais elles ne parlent pas, comme si l'ensemble de leur énergie humaine devait être concentrée dans la mastication de chaque bouchée jusqu'à ce qu'elle descende dans l'abîme. Les gros ne sont pas aussi fraternels et bienheureux qu'on ne le pense.

— Est-ce que c'est la première fois que vous venez ici ?
je glisse à ma voisine immédiate.

Je dis « je glisse », mais en fait, je l'implore. Pitié, que quelqu'un me réponde. Que quelqu'un me parle.

La dame me fixe d'un air vitreux. Bien sûr, comme tous les Français, ces gens qui étudient l'anglais pendant à peu près vingt-cinq ans pour finir par cracher leur unique phrase, « *I speak not ENGLISH* », elle ne me comprend pas.

Alors j'y vais avec mon français lycéen. Le bon truc, c'est de foncer et au diable la grammaire, la syntaxe, l'accent. Parfois je dis « tu » et les gens sont offusqués, et d'autres fois « vous ». C'est une grande affaire, ces « tu » et ces « vous ». Nous sommes mieux dotés en anglais avec le simple « *you* ».

La femme, radicalement large, me fait comprendre qu'elle vient tous les ans. Son corps révèle un défaut dans l'efficacité éventuelle de la cure.

— Combien perdez-vous tous les ans ?

— Oh, l'été dernier j'ai perdu sept kilos.

Perdus et retrouvés.

Il n'y a aucun verre sur la table. Je rappelle à moi-même que nous sommes en France. Je pense à mon ami Dan, grand connaisseur de vin, qui n'arrête pas de me dire que le vin ne fait pas grossir. Combien j'aurais aimé frimer en lui récitant les listes des vins impressionnants que j'aurais bus en France, et des souvenirs de cuvées rares par dizaines ! Vu l'offre œnologique ici, je vais probablement devoir me contenter de frimer avec mes os qui commenceront à se voir. J'ai toujours rêvé de voir mes propres os.

Interdit de boire, même pas de l'eau, pendant les repas. Les mauvaises herbes dans mon assiette sont variées et

décorées par trois aïelles, un éclat de parmesan, un ruban de carotte et une tranche de tomate, le tout disposé si artistiquement que ça fait de la peine de démolir le tableau. C'est donc cela, leur stratégie pour nous amaigrir. Chaque bouchée est une charge électrique que j'ai le défi de faire durer jusqu'à l'arrivée du prochain plat. Je vais devoir survivre toute la nuit sur la base de ce carburant-là. Il faut que j'en extraie le maximum de nutriments.

Je renonce à toute conversation et je mâche. Je me détends. C'est un jeu. Les serveuses maigrichonnes ont de la compassion pour nous. L'hôtel est de bon goût et ce qui existe de nourriture a du style. Les quelques feuilles de verdure me tiennent aussi longtemps compagnie que ne l'auraient fait quatre hot-dogs et une montagne de salade de pommes de terre avec une portion de coleslaw et une autre de sauerkraut. Quand il n'y a plus une trace de quoi que ce soit, le plat principal atterrit sous mes yeux : filet mignon et purée de céleri. On pourrait tout juste remplir trois dés à coudre avec l'ensemble de la portion qui m'est allouée. Mais délicieux. Peut-être que je vais survivre. N'empêche que je crains pour le dessert – le sucré est ma drogue. À mon grand bonheur, la mousse au citron aérée et sans sucre que l'on me sert est étonnamment bonne. Déjà, je me sens plus légère. La nostalgie de la classe affaires est quasiment oubliée.

Les autres femmes m'offrent quelques mots maintenant, prenant lentement l'Amerloque débile sous leurs amples ailes. Les femmes ne déçoivent jamais – une fois que leur estomac est plus ou moins plein. Elles essaient

de me communiquer les activités journalières. Nous avons à peu près le même âge, c'est-à-dire le stade de maturité nécessaire pour avoir les moyens de s'offrir cette famine de luxe. Je suis certaine que je me sens la plus jeune, car je n'ai jamais quitté mon adolescence grassouillette olé olé. J'ai trente-six ans. Aucune de mes convives ne donne l'impression d'être encombrée par un accompagnateur mâle, seul l'espoir d'atteindre l'état de minceur requis pour en trouver un les accable. Moi aussi, depuis la disparition de mon unique grand amour.

Les années viennent et les années passent et, d'une façon ou d'une autre, la vie qui me semblait due, c'est-à-dire l'amour, le mariage, les enfants et peut-être même des petits-enfants un jour, s'est détachée de l'horizon. J'ai exercé deux tactiques: 1) attendre que tout ça arrive tout seul; 2) essayer d'activer sa venue. Les deux ont échoué. J'ai: 1) rédigé des petites annonces; 2) répondu aux petites annonces. J'ai parcouru les sites web de rencontres. Je me suis rendue aux bals, aux excursions et aux week-ends de célibataires. Je me suis laissé inviter à des rencontres arrangées par des copains. J'ai lu tous les conseils, j'ai écouté ma mère, mes tantes, ma sœur. J'étais attentive aux sermons de mes veinardes d'amies mariées et j'ai suivi leurs conseils contradictoires avec d'autant plus d'application que leur logique m'échappait: être agressive et timide, faible et solide, chaleureuse et froide. J'ai tout lu, j'ai tout fait, tout, sauf l'essentiel: perdre les couches de peau qui sont des barrières contre l'amour.